



L'horizon à vélo

Un tour du monde à vélo et en espéranto

(extrait)

Rose Sanz & Cyrille Pinardon



RÉSUMÉ



Rose et Cyrille, deux Français à vélo autour du monde

Partir à vélo voir de leurs propres yeux ce qui se trouve au-delà de l'horizon, c'est le défi que se sont lancé Rose et Cyrille, dépassant les préjugés et ne tenant pas compte de tout ce que l'on peut entendre dans les médias. Pour cela, ils emportent dans leurs sacoches un outil formidable pour communiquer : la langue internationale Espéranto, qu'ils mettent à profit pour découvrir les cultures locales de manière plus approfondie qu'ils ne pourraient le faire avec n'importe quelle langue étrangère.

Outre les rencontres avec les populations, la plupart du temps bienveillantes, les expériences hors du commun au milieu de nulle part, les milliers de photos représentant une part infime de leurs souvenirs, ce sont aussi des galères à gérer au quotidien : ennuis mécaniques, jusqu'à cinq crevaisons par jour au Mexique ; tracasseries administratives en Iran, mais somme toute moins qu'aux États-Unis ; chauffards australiens faisant peu de cas des cyclistes ; cultures asiatiques si différentes de la leur, tout particulièrement en Inde et en Indonésie, engendrant d'inévitables incompréhensions pouvant se révéler sources de graves problèmes.

Mais ce sont aussi des lieux incroyables, où même dans leurs rêves les plus fous ils n'auraient jamais imaginé rouler un jour, encore moins poser leur tente. Bref, tout ce qui fait l'ordinaire de voyageurs à vélo autour du monde.

SOMMAIRE

L'HORIZON À VÉLO (couverture)

Résumé

Avant-propos : Prêt pour l'aventure ?

Notre route

EUROPE :

- 1 - Prologue en FRANCE : Vous n'allez pas m'égorger durant la nuit ?
- 2 - FRANCE : Combien de temps va durer votre tour du monde en 80 jours ?
- 3 - MONACO : La clef du voyage
- 4 - ITALIE : Mais où peut-on manger une pizza ?
- 5 - SLOVÉNIE : Objets Volants Non Identifiés
- 6 - CROATIE & BOSNIE-HERZÉGOVINE : Partez vite, les inspecteurs arrivent !
- 7 - MONTÉNÉGRO : Perdre son temps pour en gagner
- 8 - ALBANIE : On nous tire dessus au canon !
- 9 - MACÉDOINE : Gratuit pour vous, car vous venez de loin
- 10 - GRÈCE : Vous ne connaissez même pas votre nom !?

ASIE :

- 11 - TURQUIE : Descente de police
- 12 - IRAN : Discrimination envers les hommes
- 13 - INDE : Une bière sur ordonnance
- 14 - NÉPAL : La colère est parfois bonne conseillère
- 15 - THAÏLANDE : Dans la quatrième dimension
- 16 - MALAISIE : Paranoïaques
- 17 - SINGAPOUR : Comme un hérisson
- 18 - INDONÉSIE : Je peux en étrangler un ?

OCÉANIE :

- 19 - AUSTRALIE : Deux OGNI sur la route

SOMMAIRE

AMÉRIQUE :

- 20 - ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : Association de malfaiteurs
- 21 - MEXIQUE : Moins cher que pas cher
- 22 - GUATEMALA : Grosse chaleur
- 23 - SALVADOR : Pas besoin de douche pour les Français
- 24 - HONDURAS : Et ça vous plaît ?
- 25 - NICARAGUA : En cellule pour la nuit
- 26 - COSTA RICA : Nos amies les bêtes
- 27 - PANAMA : Sur la patte d'un chien
- 28 - COLOMBIE : Pour une limonade
- 29 - ÉQUATEUR : Comme des voleurs
- 30 - PÉROU : Attention à ne pas y prendre goût
- 31 - CHILI : Dans le désert depuis trop longtemps
- 32 - ARGENTINE : Un garde du corps pour la nuit
- 33 - PARAGUAY : Payer pour rendre service
- 34 - BRÉSIL : Bénis soient nos vélos

EUROPE :

- 35 - PORTUGAL : Marché aux puces ambulant
- 36 - ESPAGNE : Sur la route en pyjama

AFRIQUE :

- 37 - MAROC : N'oubliez pas le guide

EUROPE :

- 38 - GIBRALTAR : Gare aux voleurs
- 39 - ESPAGNE : Cette fille est complètement folle
- 40 - ESPÉRANTIE (Espagne & France) : Fin du Monde
- 41 - Épilogue en FRANCE : Faux départ
- 42 - Deuxième épilogue en FRANCE : À suivre

AVANT-PROPOS

PRÊT POUR L'AVVENTURE ?

En ouvrant ce livre vous entrez dans un autre monde, un monde dans lequel la destination compte moins que le voyage en lui-même. Oubliés les courses de vitesse, le stress d'arriver en retard au travail, les catastrophes qui passent en boucle dans les médias, le réveil qui sonne toujours trop tôt le matin. Vous entrez dans un univers où le temps n'a plus la même valeur et, surtout, où la relation à l'autre et la vie en harmonie avec l'environnement prennent toute leur signification ; c'est l'essence même de notre voyage.

C'est une vie le plus souvent bohème, en de plus rares occasions une vie ponctuée de luxe bien supérieur à notre train de vie de Parisiens moyens. Une vie où l'on sait rarement le matin où l'on va dormir le soir, mais qui, en contrepartie, procure une liberté inégalable.

Tous les faits mentionnés dans ce livre, y compris les plus incroyables, sont rigoureusement vrais et nous sont réellement arrivés. Concernant ceux relatés sur place par les habitants, nous vous laissons juge de leurs propos. Nous avons délibérément voulu ce livre totalement honnête, ce que certains qualifieront, selon le terme en vogue actuellement, de politiquement incorrect. Nous nous sommes en effet attachés à relater les faits, sans enjoliver la réalité, mais sans omettre non plus les détails gênants ou peu glorieux, tant pour les gens rencontrés que pour nous-même.

Concernant nos impressions et nos opinions sur les pays, les peuples ou les modes de vie, celles-ci n'engagent que nous. Une bonne expérience à un endroit ne garantit pas la même chose pour le voyageur suivant. Elle ne nous serait d'ailleurs peut-être pas arrivée si nous étions passés un jour plus tôt ou plus tard. À l'inverse, qu'une mauvaise impression ou une expérience fâcheuse ne décourage pas le lecteur-voyageur d'aller se rendre compte sur place par lui-même. Nul n'est à l'abri d'une bonne surprise.

Alors, **prêt pour l'aventure ?** Dans ce cas, bon voyage en notre compagnie sur les routes du monde !

NOTRE ROUTE



33 651 km parcourus à vélo, 37 pays visités plus 1 territoire déporté (Gibraltar).

817 jours de voyage, soit plus de deux ans sur les routes et chemins, pour un peu moins de **42 km par jour**, repos compris : rien ne sert de courir, il faut savoir apprécier les choses.

Cyrille roule sur un vélo bleu outremer qu'il a baptisé **Horizonto**, ce qui, en espéranto, signifie Horizon. De là à voir un rapport avec le titre de ce livre, il n'y a qu'un pas, pardon, qu'un tour de roue. Celui de Rose ne porte pas de nom, on peut donc l'appeler **Rando Cycle**, d'après l'entreprise qui l'a monté.

Notre maxime : **Ne rêvez pas votre vie, mais vivez vos rêves.**

Nous essayons de nous en souvenir lorsqu'arrivent les inévitables jours de galère ou de coups de mou, lorsque l'on a envie de tout abandonner pour rentrer à la maison. Ces jours-là, il faut savoir relativiser et se dire que, finalement, on est quand même bien mieux là qu'au travail...

GUATEMALA

Juillet - Août 2010 : 12 jours - 511 km

GROSSE CHALEUR



On a parfois des admirateurs

Nous faisons tamponner nos passeports à la douane guatémaltèque contre vingt pesos mexicains chacun. La banque, à côté du poste frontière, ne fait pas de change, et un douanier nous conseille de changer au noir dans la rue, juste devant son bureau...

La route passe à flanc de montagne, le long d'un torrent encaissé entre de hautes parois verdoyantes où les cascades sont nombreuses. C'est dans ce décor idyllique que nous faisons une halte pour déjeuner dans un café de village. À la sortie du village suivant, qui porte le joli nom de La Democracia¹, nous tombons sur un barrage de police entre deux champs. Il y a là, outre des policiers en nombre, des militaires, mitraillette à la main,

¹ *La Démocratie*, en espagnol.

“plantés” entre les rangées de maïs. Nous passons sans être inquiétés, mais non sans nous demander ce qui peut justifier un tel déploiement de forces armées.

Ce n'est que le soir, par la télé de notre motel, que nous aurons le fin mot de l'histoire. Peu avant notre passage, trois policiers en civil et une serveuse de 22 ans ont été abattus dans un restaurant de La Democracia. Le plus incroyable, c'est qu'ils avaient laissé leurs armes dans leur véhicule de service garé devant l'établissement. Nous avons déjeuné au village juste avant, à quelques kilomètres près, nous aurions pu faire partie des victimes...

Le lendemain matin, Rose ouvre le journal pour en savoir plus sur l'affaire. Elle tombe alors sur un article où une mère a tué son bébé en lui arrachant les bras et en lui coupant un pied, avant de l'égorger. Mais le plus choquant, c'est peut-être le commentaire du journaliste, qui conclut que « seul Dieu peut décider de ce genre de justice ». Et ce n'est là qu'un fait divers horrible parmi tant d'autres au fil des pages. Les Guatémaltèques n'ont vraiment pas l'air tendres.



Tombera ? Tombera pas ?

Les montées interminables s'enchaînent sous une chaleur torride, malgré les pluies intermittentes. Enfin, une grande descente nous conduit à San Cristobal Totonicapan. Mais à l'entrée du village, alors qu'il est lancé à pleine vitesse, Cyrille perd le contrôle de son vélo en buttant sur un dos d'âne et il manque de tomber de justesse.

Son pneu avant est à plat et la chambre à air présente toute une série de minuscules trous impossibles à réparer. Il la remplace par une neuve, mais voilà qu'elle explose lors du regonflage, à cause d'un trou d'usure dans le pneu que nous n'avions pas remarqué. Elle n'aura même pas roulé sur un mètre ! Nous sommes bons pour monter notre toute dernière chambre de rechange.

Et là, c'est le drame ! Alors que nous sommes en train de tourner dans les petites rues du village, à la recherche d'un magasin de vélos, la chambre à air sur la roue arrière de Rose explose à son tour, comme cela, sans raison apparente. Sauf qu'à y regarder de plus près, son pneu aussi présente une déchirure.

Cette fois, nous sommes bloqués pour de bon. Nous continuons à pied dans les ruelles du village où, coup de chance, nous dénichons l'unique réparateur de vélos des alentours. Nous nous y réapprovisionnons en chambres à air, à défaut de pneus, car aucun ne convient à nos vélos. C'est heureux que nous transportions depuis Paris deux pneus pliables de secours. Cette fois il va falloir les utiliser, mais à partir de maintenant, on roule "sans filet de sécurité".

Tout cela nous a beaucoup retardés et nous sommes contraints de passer la nuit sur place. C'est ainsi que nous battons notre record de plus petite distance réalisée en une journée, seulement cinq kilomètres. Mais voilà, le village est incroyablement bruyant ; le carrefour central est toujours encombré et chaque véhicule klaxonne en permanence, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Et, bien sûr, c'est précisément là que se trouvent tous les hôtels et les pensions. Infernal !

Dans les rues, circulent aussi beaucoup de bus interurbains multicolores et très décorés, mais c'est à peu près tout ce que l'on peut en dire de positif. Surchargés, ils transportent de nombreux passagers entassés debout, et il y a fréquemment trois personnes à se partager les sièges de deux places, parfois avec un bébé en plus.

Quant au moteur de l'engin, il est beaucoup moins rutilant que la carrosserie, et le pot d'échappement émet un gaz noir et malodorant à chaque accélération, c'est-à-dire à chaque changement de vitesse. Et dans un pays montagneux tel que le Guatemala, les chauffeurs de bus doivent en permanence jouer du levier de vitesse.

Ah, les chauffeurs de bus, parlons-en, justement ! On les soupçonne fort d'être recrutés exclusivement dans les asiles psychiatriques, tellement ils ont une conduite de dingue. Toujours pressés, ils roulent comme des fous, faisant la course entre eux et limitant leurs arrêts au strict minimum. Ainsi, à peine le dernier passager entrant a-t-il posé un pied sur le marchepied, que le conducteur redémarre déjà à toute vitesse... pour piler 10 mètres plus loin afin de prendre quelqu'un d'autre.

Pour économiser un maximum de temps, les chauffeurs klaxonnent systématiquement à tue-tête 10 à 15 secondes en arrivant aux arrêts de bus, pour avertir les clients de leur passage. Et apparemment, cela ne suffit pas, car il y a toujours un employé penché à la portière pour crier la destination et faire se hâter les passagers.

Mais l'employé ne se contente pas de rester en équilibre sur le marchepied, car il lui incombe aussi de s'occuper des gros bagages transportés sur le toit, tâche dont il s'acquitte tout en roulant, avant de revenir dans l'habitacle par une fenêtre. Contrôleur de bus, voilà un métier qui requiert de sacrées qualités d'équilibriste ! Pour autant, la conduite est loin d'être pépère. Conséquence logique : il n'est pas rare de voir des carcasses de bus rouillant dans le fossé.

Dans ces conditions, deux cyclistes en vue ne peuvent que gêner, et il s'agit de leur vriller les oreilles à grands coups de corne de brume afin qu'ils s'écartent, ce que nous

refusons de faire. Cela déconcerte un peu les chauffeurs, qui n'ont pas l'habitude que l'on ne fasse pas place au roi de la route. Pour se venger, ils nous gratifient d'une bonne bouffée de gaz d'échappement bien noir en nous doublant.



Guatemala-ville : équilibriste de bus

Nous grimpons jusqu'à près de 3 000 m sous un soleil de plomb entrecoupé d'averses plus ou moins fortes. Celles-ci provoquent des effondrements sur les parois de la montagne. La route est recouverte d'une boue visqueuse ponctuée d'écoulements d'eau. Toutes nos sacoches sont sales et un maillot en train de sécher sur un des vélos est bon pour être relavé. Soudain, nous devons ralentir, car un énorme rocher de la taille d'une voiture vient de s'écraser sur la route, parmi d'autres plus petits, mais non moins dangereux.

À Antigua Guatemala, ancienne capitale du pays, les façades des maisons sont joliment colorées en rouge, jaune ou orange. De même pour les églises. L'une d'elles ressemble à un délicieux gâteau de mariage jaune pastel décoré de crème chantilly. La ville, aux rues entièrement pavées, au grand dam de nos vélos et surtout de nos postérieurs, attire de nombreux touristes. Et qui dit touristes, dit prix élevés, voire carrément exorbitants, pour ne pas dire honteux. Mais le pire, c'est qu'il n'y a que des plats style pizza, lasagnes ou steak frites au menu des restaurants "locaux". Moralité, qui veut manger local, évite les villes à touristes.

Habituellement, c'est dans des *comedores* que nous mangeons. Ce sont de sympathiques *cantines* où l'on trouve de la viande grillée avec du riz et des haricots rouges pour des prix modiques. On y paye pour la nourriture, pas pour le cadre. Souvent, le serveur est aussi le cuisinier et le caissier. Il n'est pas rare qu'il oublie d'apporter les couverts, se présentant juste avec l'assiette qu'il pose sur la table ; il met ensuite un temps fou à nous apporter le couteau et la fourchette oubliés quand on les lui réclame. Le plus simple pour nous est d'avoir en permanence nos couverts pliables à portée de main.



Antigua Guatemala : gâteau de mariage ou d'anniversaire ?

Nous repassons la barre des 2 000 mètres, avant d'entamer une longue descente sous la pluie jusqu'à Guatemala-ville, et c'est sous des trombes d'eau que nous entrons dans la capitale. Insensiblement, l'eau monte et la route aux multiples voies se transforme en piscine. Nous sommes aspergés, douchés, noyés à chaque dépassement de véhicule, par la gauche, par la droite, en permanence. Mais le pire, ce sont les bus, qui sont toujours aussi fous qu'en campagne et qui nous coupent la route sans vergogne.

Nous nous réfugions dans un *McDo* qui n'a malheureusement pas de connexion Internet, nous empêchant de contacter l'espérantiste qui pourra peut-être nous héberger ce soir. Et tous les téléphones publics dans le quartier sont sous le déluge. Les cabines fermées, ils ne connaissent pas, dans le coin !

Ce n'est qu'à la faveur d'une baisse d'intensité de la pluie que nous pouvons enfin sortir pour l'appeler. Notre interlocuteur a une élocution hésitante, ce qui fait que tout notre maigre stock de pièces y passe. Il ne peut nous recevoir et il est évident que, malgré ce qu'il nous avait promis quelques jours auparavant, il n'a pas cherché d'hôte de substitution. Nous n'avons plus qu'à nous débrouiller par nous-même.

Il est déjà tard, la nuit approche, et il n'arrête pas de pleuvoir... Un passant nous indique un hôtel pas cher du côté de la cathédrale, à l'autre bout de la ville. Nous finissons par en trouver un, mais les chambres y sont humides et froides. Et bien que celles-ci ne ferment pas à clef, nous prenons le risque d'y laisser nos affaires pour ressortir manger dans un *comedor*. Celui-ci ne paye pas de mine, mais, à l'instar de beaucoup d'autres commerces ordinaires, il est gardé par un vigile armé d'un fusil à pompe. Pas très rassurant !

Le lendemain, nous ne pouvons pas conserver la chambre pour la journée sans payer le double du prix. C'est que, ici, les chambres sont louées aussi à la journée, pas pour dormir, on s'en doute, et ça coûte plus cher que la nuit. Nous remballons donc nos affaires et nous partons visiter la capitale à vélo. Peu de choses à voir : la cathédrale sur la place centrale, une belle arche surplombant la route, et une grande fusée en fer forgé

aux formes rappelant vaguement la Tour Eiffel et enjambant un carrefour, chaque pied reposant sur un angle de rue.

Nous tournons dans la capitale à la recherche de pneus. Mais nous ne trouvons pas grand-chose et nous nous résolvons à acheter deux pneus *made in China*¹, plus par nécessité que par envie. Nous les arrimons dépliés à l'arrière de nos vélos, tels des roues de secours de 4x4.

N'ayant rien trouvé de mieux, nous revenons dormir au même hôtel que la nuit précédente. Cette fois, nous avons la seule chambre qui ferme à clef. Mais, aussi humide que la précédente, il y fait tout aussi froid. Rien ne sèche, nos vêtements sentent le mois et même les serviettes fournies sont humides. Le lendemain, nous n'avons qu'une envie : fuir le plus loin possible.



Guatemala-ville : tour Eiffel guatémaltèque ?

Dès la sortie de Guatemala, nous nous attaquons à une longue côte agrémentée d'une circulation infernale. Il y a toujours autant de camions, et surtout de ces bus en mauvais état qui nous crachent leur fumée noire à chaque accélération et qui nous frôlent en nous dépassant, sans oublier de nous vriller les tympans, bien sûr.

En fin de journée, la pluie se remet à tomber, de plus en plus fort. Il n'y a aucun hôtel dans le coin, et l'endroit est trop urbanisé pour songer à y faire du camping sauvage. Nous nous réfugions sous le toit d'une caserne de pompiers. Lorsque nous leur demandons si nous pourrions installer notre tente quelque part à l'abri, ils nous invitent à dormir avec eux, dans leur dortoir. Génial ! On adore les nouvelles expériences.

Et quel changement avec l'hôtel ! Tout est propre et bien rangé. Les pompiers nous préparent aussi la boisson nationale, l'*atol*, faite à base de céréales. Ils disent qu'elle est énergisante. Cela fait du bien, un peu de chaleur humaine dans cette humidité permanente.

¹ Fabriqués en Chine.

Seul petit inconvénient : la sirène retentit deux fois dans la nuit, juste au-dessus de nos lits superposés. La première fois pour désamorcer une bombe qui se révélera n'être qu'un engin artisanal, plus destiné à faire peur qu'à tuer. La seconde fois pour secourir un homme qui s'est fait couper une oreille lors d'une tentative de vol ! Encore un de ces faits divers à lire demain dans les journaux.

Après la longue montée d'hier, voici une descente toute aussi longue. Nous nous faisons plaisir à prendre de la vitesse. Cyrille est tout de même sur ses gardes, car il sait que son pneu arrière comporte un petit défaut. Et, de fait, alors qu'il est lancé à plus de 50 km/h sur une deux fois deux voies parfaitement asphaltée, il sent des à-coups à chaque tour de roue arrière. Et voilà que la chambre à air explose subitement !

Première chose à faire pour ne pas tomber : garder son calme et sa lucidité afin de ne pas partir de travers ; la route est droite à cet endroit, il s'agit d'en profiter. Cyrille freine en prenant garde de ne pas bloquer les roues. Cela prend bien trois à quatre-cents mètres, mais l'engin finit par s'immobiliser sans autre dommage. Le pneu présente un méchant trou sur le flanc, et nous en sommes quittes pour déjà étrenner un des pneus achetés deux jours plus tôt.

Et à l'entrée d'un village, c'est au tour de Rose de crever, en passant sur un nid de poule. Cyrille, qui est déjà à quelques encablures devant, continue sa route sans rien avoir remarqué, emportant avec lui la sacoche des outils. Rose appelle aussi fort qu'elle peut, mais Cyrille n'entend rien et continue à grimper dans la côte suivante. Rose s'en sort en arrêtant le premier motard qui passe, qu'elle charge de rattraper Cyrille pour lui faire faire demi-tour. En réparant, nous constatons que le pneu est mort ; par endroits, la carcasse en nylon est visible. Nous nous félicitons alors d'en avoir acheté deux, nous ne pensions pas devoir les utiliser aussi tôt.

* * *

Quelques dizaines de kilomètres plus loin, encore une crevaison ! Ras-le-bol ! Cela ne finira-t-il donc jamais ? Pendant que Cyrille répare, Rose va demander à la maison d'en face si nous pourrions installer notre tente quelque part à l'abri. Elle revient en disant que l'homme qu'elle y a rencontré est d'accord, mais qu'il lui paraît un peu bizarre, sans pouvoir expliquer pourquoi. Juste une impression de léger malaise indéfinissable...

Quand nous entrons dans la cour avec les vélos, l'homme en question est assis sur un matelas étendu sous un préau. Un seau est posé à ses côtés, ainsi que de la nourriture et une couverture. Il a l'air de dormir là, ce qui n'est pas si surprenant, vu la chaleur qui règne sous les tropiques, et nous pensons à un employé agricole qui préférerait dormir dehors plutôt que dans la fournaise d'un dortoir. Lorsqu'arrive une dame d'un certain âge, nous lui expliquons que cet homme nous a autorisés à poser notre tente ici. Pas de problème pour elle non plus, elle nous propose de nous installer sous le préau, à côté du matelas du monsieur.

Nous prenons donc nos quartiers pour la nuit et, alors que nous sommes en train de préparer à manger, voilà qu'arrive un prêtre. Il commence par nous demander si nous croyons en Dieu, ce à quoi nous nous empressons de répondre par l'affirmative, pensant qu'il sera ainsi satisfait et nous laissera tranquilles. Grossière erreur ! Il nous prêche le pouvoir de Dieu pendant plus d'une demi-heure...

Très sérieux, il nous affirme que Dieu lui confère le pouvoir de guérir les malades incurables rien qu'en les touchant. Puis il nous demande de penser chacun à quelqu'un de gravement malade, nous assurant qu'il va demander à Dieu de les guérir, sans même savoir de qui il s'agit, ce qui est sans importance puisque Dieu, lui, le sait. Il nous assure que, dès demain, nous ressentirons **une grosse chaleur**, ce qui sera le signe que les personnes sont guéries. Une grosse chaleur ? Sous les tropiques ? En voilà un qui ne prend pas trop de risques !

Produit miraculeux

En matière de guérison, nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Sur le marché de Jalpatagua, un haut-parleur vante les mérites d'un produit miraculeux, une pommade qui semble pouvoir guérir pratiquement tous les maux. C'en est à se demander ce que les médecins peuvent bien attendre pour l'utiliser à l'hôpital.

Elle est tout particulièrement indiquée contre les maux de tête, les douleurs corporelles, les problèmes de prostate et de ménopause, les problèmes au lit (on suppose qu'ils veulent parler de pannes sexuelles) et le mal aux pieds.

Elle est aussi efficace pour la vue, l'ouïe, la bouche, le cœur et la circulation sanguine. Elle prévient également le diabète et le cancer, détruit la cellulite, régule le cholestérol et empêche la chute des cheveux, dont elle fait d'ailleurs disparaître les pellicules. Et, en prime, elle tue aussi les poux, brûle les graisses, fortifie les os, fait disparaître les points noirs et calme les nerfs. Que du bonheur !

Le prêtre finit par nous lâcher et nous pouvons enfin nous retirer sous notre tente, posée juste à côté du monsieur. Depuis notre arrivée, celui-ci n'a pas prononcé un mot et ne s'est pas éloigné de plus d'un mètre de son matelas...

Tandis que nous sommes déjà en train de dormir, Cyrille est tiré de son sommeil par quelque chose qui semble appuyer contre la tente. Il ouvre la moustiquaire et voit notre voisin allongé de tout son long sur le ventre, sur le carrelage tout contre notre tente. Notre bouteille d'eau, qui était restée dehors, a disparu.

Cyrille lui demande ce qui lui arrive. Il répond dans un charabia inintelligible, puis il met la main dans la tente ; Cyrille la repousse d'une tape. L'homme se lève alors, prend une petite règle et décrit des moulinets, comme s'il s'agissait d'une épée, puis montre un genre de couvre-chef militaire et continue son galimatias d'un air méchant. C'est clair que ce type n'est pas normal.

Pris d'un mauvais pressentiment, Cyrille fait une rapide inspection à l'intérieur de la tente, pour s'apercevoir que son appareil photo a disparu. Il est pourtant sûr de l'endroit

où il l'a déposé avant de s'endormir. Il ressort, examine les alentours et finit par voir le cordon de l'appareil dépasser de sous le matelas, où l'homme est entre-temps retourné s'asseoir. Cyrille le pousse, l'appareil était bien caché sous lui.

Ce n'est qu'alors que nous remarquons que, chose stupéfiante, le gars est attaché au pilier du préau par une chaîne reliée à sa taille. Celle-ci passe dans une jambe de son pantalon et ne lui permet de se déplacer que sur un rayon d'à peine deux mètres. Nous ne l'avions pas remarquée jusque-là, car elle était cachée par une couverture.

Nous réveillons la dame qui dort dans la maison. Elle nous explique alors que c'est son fils et qu'il est handicapé mental. Depuis neuf ans, il fait des crises durant lesquelles il peut attraper tout ce qui lui tombe sous la main et le jeter violemment au loin ou sur les gens. C'est pourquoi ils sont obligés de l'attacher très court, malgré les médicaments qui lui sont délivrés à l'hôpital pour le calmer. Bon, d'accord, mais elle aurait quand même pu nous avertir avant afin que nous nous installions un peu plus à l'écart !

Pour ses besoins naturels, le seau à ses côtés lui fait office de pot de chambre. Il doit vivre là jours et nuits, un peu comme la chienne de la maison, de l'autre côté du préau. Elle aussi est en permanence attachée à une chaîne bien trop courte et elle adore lorsque nous venons la caresser, au point qu'elle ne veut plus nous laisser repartir ensuite.

Alors que l'incident est clos et que nous sommes retournés dans notre tente, que nous avons pris soin de positionner hors de portée, l'homme, sans doute dans un moment de lucidité, se met à pleurer comme un bébé et appelle sa maman, prostré sur son matelas. Nous allons le réconforter, au même titre que la chienne. Nous ne pourrons toutefois pas faire grand-chose de plus pour lui, si ce n'est de remonter la couverture sur lui, car il est torse nu. Cela fait trop mal au cœur de voir cet être humain traité guère mieux qu'un chien.

Plus tard dans la nuit, il se met à déchirer les pages d'un petit livre. Nous regardons le titre sur la couverture reliée, il s'agit du Nouveau Testament¹. Et c'est vrai que l'on se demande ce que peut bien attendre le prêtre prédicateur pour guérir ce pauvre homme. On se demande surtout si ce n'est pas une façon pour lui de tenir cette famille en son pouvoir, en lui promettant une guérison prochaine. En tout cas, c'est moins rapide que pour ce leucémique en phase terminale qu'il prétendait avoir guéri du jour au lendemain.

Au final, ce n'est une vie ni pour ce pauvre homme ni pour son entourage ; c'est plutôt une victime qui est plus à plaindre qu'autre chose. Mais serait-il mieux, enfermé dans un hôpital ? Dans les jours qui suivront, nous penserons à lui avec une certaine amertume. Nous nous dirons que, tandis que nous nous déplaçons librement de par le monde, lui est toujours relié à son pilier, sans pouvoir bouger de plus de deux mètres. Cela fait vraiment trop mal au cœur...

1 Un des livres composant la Bible chrétienne.

Cet extrait vous a plu ?

Retrouvez l'intégralité de notre livre sur
www.horizonto.net/libroj/libroj.html

À très bientôt !